

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2023)
Heft:	52: Neue Formen der Literaturgeschichte = Repenser l'histoire littéraire = New forms of literary history
Artikel:	Histoire littéraire et communication indirecte en France
Autor:	Bernsen, Michael
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1074472

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Michael Bernsen
ORCID 0000-0002-3168-5765

Histoire littéraire et communication indirecte en France

This article answers the question of the conference: Is literary historiography still contemporary in the face of global and transnational developments, given that since the late 18th century it has been oriented toward the monuments of national literature in the forming nation-states. Nevertheless, literary histories as special histories seem possible if they want to escape the pitfalls of national narratives on the one hand and the arbitrariness of multicultural diversifications through the orientation towards global developments on the other hand. What is proposed is an intercultural history of literature that focuses on the specifics of communication in individual countries, compares these specifics, and shows the extent to which literature reflects them.

L'histoire littéraire fait aujourd'hui face à un questionnement fondamental. En effet : ancrée depuis la fin du XVIII^e siècle dans les monuments d'une littérature nationale d'États-nations en formation, que devient l'histoire littéraire dans un monde « globalisé » où les littératures se veulent « transnationales » ? Cette question reprend des débats qui remontent aux années soixante-dix du XX^e siècle. René Wellek, auteur du célèbre ouvrage *The Rise of English Literary History* (1941), a déclaré en 1973 que l'histoire littéraire était en déclin depuis les deux guerres mondiales.¹ À la crise de l'histoire littéraire, qui est avant tout une crise de la conception téléologique de l'histoire et de ses explications causales², les historiens de la littérature ont tenté de répondre en articulant le fait littéraire à l'histoire sociale, à la psychologie, à la politique, à l'histoire des institutions, à la philosophie, fondant ainsi « une science de toutes sortes » (« *Allerleiwissenschaft* »). Wellek note avec résignation :

The attempts at an evolutionary history have failed. [...] There is no progress, no development, no history of art except a history of writers, institutions and techniques. This is, at least for me, the end of an illusion, the fall of literary history.³

Or, aujourd'hui encore, à l'heure de la modularisation des programmes de licence et de master en Europe, on constate que de nombreuses histoires de la littérature sont néanmoins écrites, manifestement parce que les étudiants ont besoin d'aperçus pratiques qui transmettent des connaissances supposées

1 Voir la contribution au titre évocateur « The Fall of Literary History » au colloque *Geschichte – Ereignis und Erzählung* du groupe *Poetik und Hermeneutik* de Constance (Munich, Fink, 1983, p. 427-440, notamment p. 428).

2 « [...] we never succeed in naming the cause or even a cause of a single work of art. » (p. 434)

3 p. 439s.

< pertinentes > (du moins en vue des examens qui continuent à structurer les études).

Une brève exposition de deux approches diamétralement opposées montrera où se situent les problèmes auxquels fait face l'histoire de la littérature française aujourd'hui. Il s'agit d'une part de l'*Histoire de la France littéraire* (2006) en trois volumes, et d'autre, de *French Global. A New Approach to Literary History* (2010). La confrontation des deux ouvrages sera l'occasion d'esquisser une autre forme d'histoire littéraire – celle que j'ai cherché à mettre en pratique dans le livre de 2021 que j'ai consacré à *La communication indirecte en France* où à travers une réflexion sur l'art de l'implicite dans la littérature française⁴ je propose de penser une histoire littéraire interculturelle.

Histoires littéraires d'hier et d'aujourd'hui

Si elle porte un regard critique sur l'écriture d'une histoire de la littérature, l'*Histoire de la France littéraire* de 2006 continue à se situer dans la lignée de l'historiographie littéraire de Gustave Lanson.⁵ Son *Histoire de la littérature française*, publiée en 1895, reposait sur l'idée que l'identité de la nation, l'esprit national français⁶, pouvaient être définis au moyen des grandes œuvres de la littérature française. À commencer par le titre général qu'ils ont donné à leur ouvrage (*Histoire de la France littéraire*), les éditeurs tentent certes d'éviter les écueils de la notion de < littérature française >, mais leur histoire s'articule néanmoins à partir de périodisations conventionnelles, ce dont témoignent les titres des volumes qui forment l'ouvrage (*Naissances-Renaissances / Classicismes et Modernités*). Les éditeurs ont bel et bien acté la crise du < grand récit >⁷, comme le suggère le choix du pluriel dans les titres donnés à l'ouvrage et ses parties ainsi qu'aux sections, dénommées « Parcours » ou « Présences ». Le paradigme lansonien continue pourtant à œuvrer en arrière-plan. Ainsi Michel Prigent, dans sa préface générale à l'ouvrage, parle-t-il de la « singulière France littéraire »⁸. Difficile alors de ne pas penser à

4 Berlin/Boston, De Gruyter, 2021.

5 Voir Isabella von Treskow, « Im Infinitiv: Französische Literaturgeschichtsschreibung und der *Cultural Turn* », dans Matthias Buschmeier, Walter Erhart et Kai Kauffmann (dir.), *Literaturgeschichte. Theorien – Modelle – Praktiken*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2014, p. 307-336, p. 320s.

6 Lanson va même plus loin en essayant de démontrer que l'« esprit français » national est un « esprit universel », conformément au mythe de l'universalité de la culture française, illustré plus tard par le dicton de l'« exception culturelle ».

7 Les débats sur la mort de l'auteur sont également évoqués, sans que cela n'ait de conséquences visibles sur le traitement des auteurs et de leurs textes.

8 « Préface », dans M. Prigent (dir.), *Histoire de la France Littéraire*, vol. 1 : Frank Lestringant et Michel Zink (dir.), *Naissances, Renaissance. Moyen Âge -XVIIe siècle*, Paris, Quadrige/PUF, 2006, p. VII-XIX, p. XVII.

l'idée mythique d'une « exception culturelle » de la France, inlassablement conjurée depuis le XVII^e siècle.

La perspective de *French Global* est diamétralement opposée à cette historiographie littéraire. Le titre en révèle déjà l'ambition que les deux éditrices préciseront dans leur introduction « The National and the Global ». La « nation » y est considérée, avec Homi Bhabha, comme une construction fluide de la communauté, avec et pour laquelle des groupements particuliers luttent continuellement.⁹ Une telle compréhension de la « nation » ne permet plus la construction littéraire-historique d'un canon et de son développement téléologique. Malgré son agencement chronologique – « sans inverser le cours du temps »¹⁰, est-il précisé – *French Global* ne se veut pas une « histoire », au nom de l'approche analytique des discours littéraires et historiques revendiquée par la plupart des contributions. Celles-ci se proposent de revisiter les traditions culturelles structurant les « grands moments » de l'histoire de la France, qui serait à réimager en profondeur à partir du contact avec des cultures non françaises et des manières de faire et de voir autres qu'occidentales, ouvrant par là de nouvelles perspectives. Les critères de sélection des sujets sont en revanche laissés à la discréption des auteurs des contributions organisées par la suite en sections intitulées « Espaces », « Mobilités » et « Multiplicités ». Dans de nombreux articles, le volume a indéniablement le mérite de briser des visions figées sur des textes canoniques, des courants, des périodes et des auteurs individuels.¹¹ Cependant, en présentant une suite de sujets dont la sélection est laissée à la discréption des auteurs sans que l'organisation d'ensemble du volume permette de dégager de véritables lignes de force, il ne fournit guère les connaissances « globales » toujours attendues dans le cadre des cursus scolaires et universitaires, notamment lors des épreuves de qualification.

La lecture parallèle de l'*Histoire de la France littéraire* et de *French Global* révèle un trait particulièrement frappant : l'usage du pluriel et les désignations métaphoriques dans les titres qui tous les deux font jouer le flou d'une

9 « Introduction: The National and the Global », dans Ch. McDonald et S.R. Suleiman, *French Global. A New Approach to Literary History*, New York, Columbia University Press, 2010, p. IX-XXI, p. XV.

10 « without reversing the flow of time » (p. XIX).

11 Mais là aussi, les articles individuels risquent de tomber dans des récits mythiques ou de les reprendre à leur compte. Pour Eric Méchoulan, par exemple, dans sa contribution « Globalité et classicisme : les moralistes à la rencontre du soi » (« Globality and Classicism : The Moralists Encounter the Self », p. 61-78), les études morales se caractérisent par la justification de formes globales du soi, qui émergent précisément au moment où le capitalisme fonde les forces économiques et sociales sur l'intérêt personnel et sa dynamique sociale. Avec une telle thèse, le mythe de l'universalisme de la culture française se perpétue d'une manière différente.

imprécision suggestive et qui, voilà l'hypothèse que j'aimerais brièvement esquisser ici, sont loin de se limiter à une concession au tournant postmoderne qu'avec bien d'autres *French Global* mettra en avant. Ces tournures relèvent plutôt d'un *habitus*, d'un « style » qui a une longue tradition dans l'histoire littéraire en France et qui ne fait que s'intensifier dans les conditions de la postmodernité.¹² À relire les témoins, même récents, de cette tradition, on dirait qu'il est résolument de bon ton de privilégier des expressions plus parlantes que précises, à l'image de « L'Aurore romantique et ses soleils levants » auxquels Madeleine Ambrière consacre un chapitre de son *Précis de littérature française du XIX^e siècle* en 1990. On peut aussi penser à « l'effervescence théâtrale » que peut désigner la « poussée du théâtre » ou une « poussée théâtrale » dans la *Littérature française du XIX^e siècle* d'Arlette Michel (1983). Ou aux rubriques « Trois princes charmants », « Corps et Ames », « Le Monde comme il va » et « Vagabondages » de l'*Histoire de la littérature française : voyage guidé dans les lettres du XI^e au XX^e siècle* de Michel Brix de 2014. Je propose de reconsiderer ces façons de dire – et par là de faire l'histoire littéraire – moins comme simples éléments ornementaux d'un style, mais d'y voir plutôt le symptôme d'une politique de la communication aux enjeux non seulement littéraires, mais sociaux. Ces tentatives d'échapper aux bienséances des récits directeurs littéraires et historiques renvoient à un *habitus* mental qui s'est généralisé en France au plus tard depuis le XVII^e siècle.

C'est dans cette perspective que j'ai entamé une histoire culturelle de la littérature dans mon étude consacrée à *La communication indirecte en France* qui prend comme point de départ le regard d'un autre, en l'occurrence allemand. En effet : si l'on considère la culture française d'un point de vue allemand, outre ce qui relève désormais presque de la caricature (citons ici l'importance, prétendue ou réelle, accordée à la culture au sens large et bien évidemment le centralisme dans toutes ses déclinaisons), c'est avant tout le système complexe de la communication avec son véritable art de l'implicite qui semble marquer une différence. Le grand succès des manuels et

12 Isabella von Treskow attribue cette tendance non pas à l'*habitus* du discours indirect cultivé en France, mais à la polysémie de la langue française : « Durch die französische Sprache führt, so meine These, ein spezifischer Weg zu neuem Formulieren und neuen Ideen, damit auch zum kulturwissenschaftlichen Turn [...] » (« À travers la langue française mène, c'est ma thèse, un chemin spécifique vers une nouvelle formulation et de nouvelles idées, et donc aussi vers le turn des sciences culturelles [...] ») (voir annotation 5, p. 318). Le mythe de la « clarté française », entretenu en France depuis le XVII^e siècle – voir notamment les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Dominique Bouhours (1671) et les écrits de François Rivarol – est ainsi inversé et transformé en un nouveau mythe de la polysémie, bien que la linguistique ait depuis longtemps apporté la preuve que le français n'est ni plus clair ni plus flou que d'autres langues.

guides à destination des managers et autres femmes et hommes d'affaires soucieux de s'y retrouver en témoigne. Au-delà du cas allemand, une étude à grande échelle menée en 2015 par l'Université de Paris II, Panthéon-Assas, a pu montrer que la communication indirecte est encore aujourd'hui perçue comme le trait culturel le plus marquant en France. Plus de 2500 managers de 96 pays ont identifié la < communication à la française > comme la caractéristique la plus frappante, qui exige toujours des participants qu'ils lisent entre les lignes.¹³

Si une enquête sur la communication indirecte en France appartient donc plus largement au domaine de l'histoire des mentalités¹⁴, elle concerne de près les études littéraires et leur historiographie. Les textes littéraires en fait non seulement documentent les interactions verbales de leur époque, ils y apportent également un regard et une réflexion critiques. Mettant à contribution les multiples possibilités d'habiller les pensées en mots, ce dont Cicéron s'était déjà occupé dans ses écrits sur la rhétorique antique, tout comme Macrobe dans son commentaire du *Somnium Scipionis* de Cicéron au Moyen Âge, la littérature offre en effet une archive particulièrement riche d'exploration de formes indirectes d'énonciation et de signification. Rien d'étonnant alors à ce que Marc Fumaroli définisse la conversation comme « genre des genres »¹⁵ où l'échange de mots se double d'un échange sur les mots, la fabrique du texte littéraire.

De La Fontaine à Balzac : moments d'une histoire de la communication indirecte en France

Un exemple tiré de la littérature française du XVII^e siècle peut illustrer à quel point la description de la communication indirecte (en l'occurrence d'un salon particulier) expose également les règles de la poétique du texte littéraire : le *Discours à Mme de la Sablière* qui conclut le neuvième livre des *Fables* où Jean de La Fontaine décrit minutieusement les interactions des interlocuteurs dans le salon La Folie-Rambouillet du 12^e arrondissement de Paris. Le *Discours* commence ainsi :

13 Frank Bournois, Yasmina Jaïdi et Ezra Suleiman <The French Management Culture: an Insider View froms Outside>, https://www.xerficanal.com/strategie-management/emission/Yasmina-Jaidi-Comment-les-étrangers-voient-les-managers-français_2907.html.

14 Voir plus de détails dans Bernsen, *Die indirekte Kommunikation in Frankreich*, p. 39-127.

15 Voir Marc Fumaroli, *Le Genre des genres littéraires français. La conversation* (The Zaharoff Lecture for 1990-1), Oxford, Clarendon, 1992.

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur. 5

Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;
 Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre, 10
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point,
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses :
 Jusque-là qu'en votre entretien 15
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens : 20
 [...]¹⁶

Les vers 1-10 soulignent combien la conversation de salon est déterminée par la dimension verticale, ici les louanges de l'hôtesse et des grands. Dans une société orientée vers le pouvoir et l'autorité des dirigeants, chacun s'attend à ce que la conversation soit gouvernée par l'éloge des puissants, d'autant plus que les louanges en question confèrent également de l'autorité à leur auteur. Si, pour La Fontaine, « ne pas louer son siècle est parler à des sourds »¹⁷, comme il le dit ailleurs, il en va de même pour les conversations du salon de Madame de la Sablière : « Je ne les [= les mortelles] blâme point, je souffre cette humeur [...] » (v. 6¹⁸).

Au salon La Folie-Rambouillet, cependant, ce n'est pas là la manière dominante de parler. Les vers 11 à 20 décrivent l'autre face de la conversation du salon. Pour le poète, ce sont les remarques désinvoltes et faites comme par hasard qui font l'intérêt de l'échange, c'est-à-dire des « Propos [...] / Où le hasard fournit cent matières diverses [...] » (v. 13-14). Ce n'est

16 Edition citée : Jean de La Fontaine, *Oeuvres complètes*, 2 t., éd. Pierre Clarac et Jean-Pierre Collinet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, Paris, 1941, p. 383.

17 *A Monseigneur l'évêque de Soissons* (1683), dans *Oeuvres complètes*, t. II, p. 648.

18 La contrainte qui sous-tend ce comportement exigé par l'orientation centrale du pouvoir quasi menaçant apparaît clairement lorsque la louange est décrite comme le nectar du *Jupiter tonans*. Il est en effet demandé une attitude d'humilité exigée d'en haut : « Le nectar que l'on sert au maître du Tonnerre » (v. 9).

qu'à travers ces discours spontanés et non forcés qu'émergerait un « esprit de sociabilité » permettant aux interlocuteurs de se comporter de manière « agréable » (v. 13). Il peut s'agir de futilités ou de bagatelles, mais aussi de questions de portée scientifique : « La bagatelle, la science, / Les chimères, le rien, tout est bon », dit le poète aux vers 18 et 19. Ce qui est en jeu ici, c'est que la conversation de salon reflète non seulement les exigences d'une société verticale orientée vers le pouvoir central, mais qu'elle montre aussi l'envers des bienséances, les subtilités et la richesse d'allusions d'une communication orientée horizontalement¹⁹, constituant un tissu social que retisse et interroge à sa façon le texte littéraire.

Dans mon livre, j'ai rassemblé et analysé dans le détail des exemples littéraires qui, à l'instar du *Discours* de La Fontaine, ont pour objet les formes de communication indirecte. La sélection des textes discutés, qui vont du XVI^e jusqu'au XXI^e siècle, visait non seulement à identifier les modalités d'une communication indirecte, mais à comprendre comment – et à quelles fins – les textes interrogent ces échanges à un niveau méta-textuel.²⁰ Il s'agissait tout d'abord de cartographier des cas d'époques et de contextes différents afin d'en dégager la portée historique et critique. Le choix, nécessairement réducteur, s'est néanmoins voulu représentatif de la constitution d'un paradigme discursif, allant de Clément Marot à Yasmina Reza en passant par Mme de la Fayette, La Fontaine, Molière, Rousseau, Diderot, Crébillon, Laclos, Balzac, Sainte-Beuve, Proust et Nathalie Sarraute.

Deux exemples me permettront ici d'en retracer les lignes de force. Le *Misanthrope* de Molière d'abord qui, on le sait, représente un cas d'école dans le traitement de l'art de l'implicite. Sombrant dans la mélancolie devant la « complaisance » de son époque, le protagoniste de la pièce, Alceste, s'illustre par son parler indirect qui forme en quelque sorte le sujet de la pièce. Son idéal est la parole ouverte, la « sincérité », dans la recherche d'une vie au-delà de l'hypocrisie. Ses échanges avec son ami Philinte, avec Célimène qu'il adore ainsi qu'avec les autres personnages de la pièce, sur la nécessité de se conformer aux normes sociales et plus précisément sur la question de savoir

19 Dans la suite du *Discours à Mme de la Sablière*, le poète discute sa poétique des subtilités des fables, en s'appuyant sur la philosophie matérialiste et sensualiste de Pierre Gassendi contre René Descartes.

20 En ce qui concerne la mise en relation littéraire-historique des exemples, rappelons que la remise en cause du parler indirect par Mme de La Fayette à travers l'introduction de l'aveu dans son roman *La Princesse de Clèves* a fait réagir Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*. Et que le langage indirect du libertinage, qui tire son plaisir avant tout de l'art de l'implicite, est lui aussi passé du langage des « petits-maîtres » de Crébillon à celui des « roués » de Laclos. Cependant, je réserve à des travaux ultérieurs une réflexion plus poussée sur de telles lignes de force historiques.

s'il faut se soumettre aux règles de la communication mondaine à la cour et dans les salons jalonnent la comédie.²¹

La pièce est structurée presque systématiquement comme une *quaestio* médiévale. Elle s'ouvre en effet sur une longue conversation entre les deux amis Alceste et Philinte. Or, dans cette conversation d'ouverture, une opposition entre deux positions est définie, que la pièce ne cessera d'explorer. Plus précisément, la question est de savoir s'il faut toujours parler honnêtement et sincèrement, ou si le dictat social de la complaisance exige des formes indirectes de communication et interdit une trop grande franchise. « Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur, / On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur », dit Alceste tout au début.²² Et son ami Philinte de répliquer que l'on court, ce faisant, le risque du ridicule : « Il est bien des endroits, où la pleine franchise / Deviendrait ridicule, et serait peu permise » (v. 73s.). Le comportement humain – selon Philinte – doit toujours rester adaptable et souple. Une vertu – qui se veut alors précisément < traitable > – ne doit jamais être soumise aux principes d'une raison trop rigide. La pièce dramatise ainsi les débats de l'époque sur les limites d'un rationalisme néo-stoïque dans une société peuplée de « loups pleins de rage »²³, où *homo homini lupus est*.

Le premier XIX^e siècle nous offre ensuite un deuxième repère. Il s'agit du récit *Une conversation entre onze heures et minuit* que Honoré de Balzac fait paraître en 1832 dans le recueil collectif *Contes bruns*. Répondant à un

21 Les questions centrales sont les suivantes : La franchise d'Alceste est-elle une violation de la < bienséance > et du bon goût ? Les exigences de la < politesse > et de la < bienséance > sont-elles de nature éthico-morale, esthétique ou des contraintes visant à soumettre l'individu à des normes sociales ?

22 Édition citée : *Le Misanthrope*, dans *Œuvres complètes*, 2 t., éd. Georges Couton, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, Paris, 1971, p. 141-218, v. 35s.

23 Vers la fin de la pièce, quand l'un des prétendants de Célimène vante ses mérites, le parler indirect de la « complaisance séductrice » est systématiquement décrit avec des métaphores économiques et, de cette façon, caractérisé comme un comportement purement utilitaire. Voir v. 809-822 (c'est le personnage d'Acaste qui parle) : « C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires, / À brûler, constamment, pour des beautés sévères ; / À languir à leurs pieds, et souffrir leurs rigueurs, / À chercher le secours des soupirs, et des pleurs, / Et tâcher, par des soins d'une très longue suite, / D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite. / Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits, / Pour aimer à crédit, et faire tous les frais. / Quelque rare que soit le mérite des belles, / Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix, comme elles ; / Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien, / Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;/ Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances, / Il faut, qu'à frais communs, se fassent les avances. » La pièce peut ainsi se lire comme une déconstruction de l'art de l'implicite et, en même temps, de cette < sincérité > du cœur, donc du parler ouvert, pour faire prendre conscience à l'auditoire des prémisses de différents types de discours.

nouveau régime de communication où l'ordre de la conversation orale est de plus en plus concurrencé par l'économie de la presse écrite, Balzac interroge à nouveaux frais l'art de l'implicite de la conversation dans toutes ses ramifications, littéraires et sociétales. Sa contribution aux *Contes bruns* en témoigne de manière exemplaire en faisant d'une conversation, véritable « art des mots », la matrice d'un récit. La *Conversation entre onze heures et minuit* se déroule dans un salon à Paris, où se rencontrent artistes, poètes, hommes politiques, scientifiques et dames de la société. Selon le narrateur, ce salon offre un refuge au traditionnel « esprit français [...] avec sa profondeur cachée, ses mille détours, sa politesse exquise »²⁴. Une anecdote, jugée particulièrement notable et tirée de l'histoire de l'armée napoléonienne, forme le point de départ de la conversation : un soldat italien nommé Bianchi, qui a désespérément besoin des mille écus qu'il a promis à une dame parie avec un camarade, également italien, que pour la somme requise, il découperait le cœur d'une sentinelle espagnole postée à une courte distance et le mangerait après l'avoir fait cuire dans un chaudron sur le feu de camp.

Si son récit cannibale semble anticiper la mode des « contes cruels » de la seconde moitié du XIX^e siècle, Balzac s'intéresse surtout à la discussion qui se développe à la suite. L'officier qui raconte l'histoire ajoute en effet une explication historique à son exposé : En Italie, selon une ancienne coutume, les enfants trouvés auraient été placés à l'hôpital de Côme sous le nom de « Bianchi » (p. 5). Napoléon aurait plus tard intégré ces « mauvais sujets » (ibid.) à une légion italienne de son armée sous le commandement d'un colonel corse. Ces troupes seraient devenues célèbres pour leur témérité mais aussi pour leur esprit de corps. Une dame intervient alors dans la discussion en avançant que Napoléon avait eu « des idées bien philosophiques » (p. 6), car il fallait pénétrer au plus profond de la nature humaine pour trouver comment faire des héros de tels méchants. Et l'un des « grands poètes » de l'époque, dont le nom n'est pas précisé, de chanter alors théâtralement les louanges de l'empereur, dont le génie aurait su apporter partout la civilisation :

Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon !... Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait ; qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus

24 Cité d'après la version de 1832. La version ultérieure a été plusieurs fois abrégée par Balzac, car il avait déjà traité ailleurs certains éléments de la nouvelle. Édition citée : http://www.bouquineux.com/index.php?telecharger=254&x-Balzac-Une_conversation_entre_onze_heures_et_minuit, p. 1. Les indications de pages dans le texte courant se réfèrent à cette édition. Sur l'histoire du texte du récit *Échantillon de causerie française* voir le commentaire de l'éditeur Roger Pierrot de la *Comédie humaine* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1981, t. XII, p. 1015-1017.

acide de tous les pouvoirs ; singulier génie, qui a promené partout la civilisation [...] (ibid.)

Le « grand poète » utilise ensuite cet éloge pour célébrer la grandeur de l’Europe en tant que cette « Europe française » que Napoléon aurait créée : « N’a-t-il pas fait de l’Europe la France ? » (ibid.)

Si cette conversation offre un exemple de la création du mythe de Napoléon, à la diffusion duquel Balzac, on le sait, a contribué à sa façon, elle nous intéresse dans une autre perspective. En effet : à examiner d’un peu plus près l’« allure fluviale » et la « profusion des idées » de cette conversation, un tableau très différent se dessine. L’acte de Bianchi reprend d’abord le cliché, répandu en France, de l’Italien obsédé par ses affects, de l’Italien non civilisé : « *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri [...]* » (p. 5), dit l’un des participants au débat qui suit la présentation de l’histoire. L’idée que les Italiens seraient des cannibales, cependant, se retourne contre la civilisation française, puisque ledit Bianchi est, après tout, un soldat de l’armée française. Et pour couronner le tout, le commandant de la « légion italienne » est un Corse, ce qui évoque un autre cliché, celui du Corse incivilisé dont les récits ultérieurs de Mérimée et Maupassant rendront compte en détail. Or, Napoléon était aussi d’origine corse et, qui plus est, ses succès militaires devaient beaucoup aux *ladroni* de la légion italienne. Et ce sont précisément les implications de cet implicite-là qui travaillent – et que travaille – la conversation balzaciennne sur l’Europe française, l’universalisme du pays, le phare de la civilisation ... sur fond d’un questionnement plus général qui porte sur la poétique d’un ordre de discours « indirect » aux enjeux aussi bien politiques que littéraires.

Avant et après Balzac, les exemples d’une telle « littérature conversante » sont légion dans l’histoire des lettres françaises. Sa remise en question par les figures de la modernité des XX^e et XXI^e siècles – on pense ici à la réimagination de la parole littéraire, entre écriture et oralité, de Proust, aux « sous-conversations » du « nouveau roman » de Nathalie Sarraute ou, plus récemment encore, à la mise en scène du parler indirect comme « carnage » dans le travail de Yasmina Reza – ne fait que souligner le rôle critique qui revient à ce qu’implique, pour la société et la littérature, l’implicite des mots. Les formes littéraires de la communication indirecte dont j’ai tenté, dans mon livre sur l’art de l’implicite dans la culture française, d’esquisser l’histoire rappellent alors que ce qui semble être une affaire de style, en l’occurrence française, engage en réalité des façons de faire et de penser, de voir et de dire le monde et par là de faire des histoires, de faire de l’histoire, littéraire ou autre.